

Supplément au SOP n° 344, janvier 2010

## **COMMUNIER AVEC DIEU**

Communication du père Jean BRECK,  
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe  
de Paris (Institut Saint-Serge),  
présentée le 24 mai à la Conférence annuelle  
du vicariat de Grande-Bretagne  
de l'archevêché des paroisses de tradition russe  
en Europe occidentale (patriarcat œcuménique)

(London Colney, St. Albans, 22-25 mai 2009)

Document 344.A

## COMMUNIER AVEC DIEU

Pour parler de la communion avec Dieu, il nous faut avoir une idée aussi claire que possible de qui est Dieu. Qui est donc ce Dieu dont nous affirmons l'existence, que nous adorons et dont le nom est tantôt prononcé en vain, tantôt vénéré avec grand respect et crainte ?

Trop souvent, dans notre effort à formuler le contenu de notre foi – la doctrine de l'Église – nous considérons Dieu comme un présupposé, une réalité allant de soi. Sans aucun doute, nous exprimons chacun l'image de Dieu à notre manière, à la façon dont nous interprétons nos sources (les Écritures, l'enseignement patristique, la liturgie), et aussi en fonction des influences subies dans notre vie, à commencer par l'environnement familial dans lequel nous avons grandi, jusqu'aux personnes rencontrées dans notre cheminement spirituel.

Comme nous l'a rappelé il y a quelques années John Bertram Phillips, le problème est que, dans notre représentation, Dieu est toujours « trop petit ». Trop souvent, le Dieu que nous imaginons est une idole, une pseudo-divinité que nous pouvons manipuler, adapter au gré de nos besoins et de nos désirs propres. Que nous le considérons comme un principe créateur abstrait, un Juge cosmique, un père Noël bienveillant ou un garde-fou dans les épreuves, le vrai Dieu est en fin de compte toujours trahi, parce que nous projetons sur lui les traits et les qualités qui découlent de notre propre représentation de ce qu'il est ou devrait être. Produit de nos ambitions, de nos craintes et de nos préjugés, un tel Dieu, créé à notre propre image et à notre ressemblance, est inévitablement « trop petit ».

Mais Dieu trop petit n'est pas Dieu du tout. Et c'est là que réside pour nous la difficulté. C'est pour cela que les Pères de l'Église entreprendront leur quête de Dieu en empruntant une *via negativa*, une approche apophatique ou négative, qui tente de dire ce que Dieu *n'est pas* avant d'affirmer ce qu'il *est*, une approche qui passe par l'obscurité divine pour émerger dans la lumière resplendissante de la présence divine. Les Pères reconnaissent que le seul langage véritablement *theoprepeis* – « digne de Dieu » – est un langage fait de mystères et de paradoxes. En conséquence, leur théologie foisonne d'antinomies et d'oxymores apparents, tels que : « obscurité lumineuse », « tristesse radieuse », « humilité divine », et aussi de l'affirmation, incompréhensible en dehors de l'Église, que « par la Croix la joie est venue dans le monde ».

Les progrès de la science démontrent que la conception populaire de Dieu à travers les âges a été ce qu'on nomme un « Dieu des trous ». Ce Dieu est ce que les Français appellent un « bouche-trou »<sup>1</sup>, une divinité surnaturelle qui fournit une réponse aux questions que les scientifiques n'ont (pas encore) su résoudre. Au fur et à mesure que les connaissances scientifiques progressent, les trous dans notre connaissance du monde matériel rétrécissent. De ce fait Dieu lui-même s'amenuise de plus en plus en dimension et en importance, jusqu'à ce que son existence même

---

<sup>1</sup> En français dans le texte (note du traducteur).

devienne inutile. La remarque du psalmiste, par exemple (psaume 103/104), que Dieu « regarde vers la terre et la fait trembler » et qu'il « touche les montagnes et elles fument », trouve son explication dans les tremblements de terre et les volcans ; de la même façon, on peut ramener le désir universel de Dieu à un simple besoin pour l'homme de trouver un sens ultime à un monde apparemment dépourvu de sens ; ou bien encore, les expériences de mort imminente trouvent leur explication neurologique dans la chimie du cerveau. La science prouve ainsi qu'un dieu des trous n'est en fin de compte rien d'autre qu'une illusion absurde, une hypothèse inutile dans un monde toujours plus facile à comprendre grâce à la chimie, la physique et la psychologie.

Mais, s'il est impropre de concevoir Dieu comme la réponse aux questions scientifiques encore en suspens, comment pouvons-nous appréhender quoi que ce soit de ce qu'il est, de sa réalité ? Si Dieu existe vraiment, quelle preuve en avons-nous ? Pour répondre à ce type de question, nous ne pouvons que nous tourner vers la *révélation* que Dieu fait *lui-même* de son existence et de son action, à travers son Verbe, son Fils Éternel, la Seconde Personne de la Sainte Trinité, telle que cette révélation s'exprime dans les Écritures canoniques et dans l'expérience de l'Église.

## **Le témoignage biblique du Dieu qui se révèle en Jésus-Christ**

Il nous faut donc commencer par examiner le témoignage biblique du Dieu qui se révèle en Jésus-Christ. Puis, nous pourrions nous demander, comment entamer, puis entretenir, notre relation avec Dieu, une relation intime, personnelle et vivifiante, une relation de réelle « communion » avec Dieu, qui nous accompagnera tout au long de cette vie et jusque dans l'au-delà.

On dit souvent que nous vivons dans un monde post-chrétien, et même antichrétien. L'athéisme s'autoproclame comme la « nouvelle religion », la seule vision appropriée et juste du monde et de l'humanité. Mais en fait, la véritable ligne de démarcation ne se situe pas entre la foi en Dieu et l'athéisme. Elle se situe plutôt entre deux représentations apparemment irréconciliables de Dieu, que l'Écriture reconnaît toutes les deux comme vraies, mais dont la juxtaposition représente aujourd'hui pour la plupart des gens une énigme apparemment insoluble. La première de ces représentations est celle du Dieu *Créateur*, de l'*Arkhè* ou de la puissance universelle qui se trouve derrière tout ce qui existe, qui donne vie à tout dans le temps et l'espace. C'est le Dieu qui tire toutes choses du néant vers l'existence, qui préside à la naissance des galaxies et au mouvement des particules élémentaires. C'est aussi un Dieu dans lequel peut croire n'importe quel spécialiste en astrophysique ou en mécanique quantique (de ce point de vue « Dieu » devient la clé dans la recherche d'une théorie des champs unifiés). D'un autre côté, il y a la représentation du Dieu *Rédempteur*, dont la compassion, l'amour et la miséricorde sont sans limite, qui accepte la souffrance personnelle et les conséquences de la mortalité, afin de guider ses enfants hors de leur propre mort et dans la communion éternelle avec lui. En d'autres termes, nous sommes en face d'une antinomie entre Dieu Maître tout-puissant et Dieu humble Serviteur, Dieu *Pantocrator* et Dieu Crucifié. Le plus difficile est de réconcilier d'un côté l'image de Dieu – Principe créateur par lequel toute la création reçoit « la vie, le mouvement, et l'être » – et de l'autre côté celle d'un Dieu essentiellement *personnel*, qui vient vers nous avec une compassion et une humilité sans limite, un Dieu qui est plus proche de nous que

notre cœur lui-même ne l'est, et qui nous aime au-delà de tout ce que l'on peut espérer ou imaginer.

Afin de réconcilier ces deux images de Dieu, il nous faut avant tout faire appel au témoignage d'Israël et de l'Église, tel qu'il est préservé dans les Saintes Écritures.

À travers toute l'histoire d'Israël, Dieu s'est révélé aux hommes par étapes, selon leur capacité à appréhender la réalité de son existence unique et de sa présence avec eux, et à en comprendre la signification pour leur vie et pour leur salut. Les ancêtres des Israéliens étaient polythéistes, et subissaient l'influence des cultures religieuses dont ils étaient originaires. Petit à petit, ils ont développé une perspective « hénothéiste », dans laquelle le Dieu d'Israël était le premier et le plus puissant d'une multitude de dieux. Ce n'est qu'avec le prophète Jérémie, à l'époque de l'exil de Babylone au VI<sup>e</sup> siècle av. J.C., que le peuple évolua vers une perspective véritablement monothéiste. Cette tendance se consolida finalement en un monothéisme convaincu une génération plus tard, sous l'influence de celui que l'on appelle le Deuxième Isaïe, auquel nous attribuons les chapitres 40 à 55 de la prophétie d'Isaïe.

## **La foi monothéiste d'Israël : Dieu fait connaître son Nom**

Cependant la foi monothéiste d'Israël trouve ses véritables origines dans l'expérience vécue lors de l'Exode qui libéra le peuple du joug de l'Égypte, événement qui eut lieu quelque 13 ou 14 siècles avant Jésus-Christ. Après que les peuplades pré-israéliennes hétérogènes eurent trouvé leur chemin à travers la Mer Rouge jusqu'à la péninsule du Sinaï, elles formèrent une confédération fondée et maintenue grâce à leur foi en Dieu qui s'était révélé à Moïse sur le mont Sinaï. C'est par une incroyable théophanie que Dieu s'est identifié en *Ego-eimi*, « Je SUIS ». Moïse lui demande son *nom*, et la réponse ne fait que confirmer la vie, l'existence et la présence de Dieu. Dieu se révèle comme « *Ho Ōn* », Celui qui Existe, l'Auteur de tout ce qui est, que ce soit créé ou incréé. Mais ce Nom sans nom, qui est au-delà de tout nom, donne une identité, en suggérant que Dieu doit être reconnu par le divin Tétragramme YHWH. Cette désignation en hébreu sera finalement transcrite dans la Septante (la version grecque de l'Ancien Testament datant de trois siècles av. J.-C.) en *Kyrios* ou « Seigneur ». Dieu se révèle, non parce qu'il divulgue un nom, mais parce qu'il existe et qu'il est le Seigneur. Ainsi, tout à la fois il se cache et se révèle à l'expérience des hommes, les menant à travers les générations pour en faire une véritable « histoire du salut ».

Dieu fait cependant connaître son Nom, ou plutôt plusieurs noms qui caractérisent chacune de ses missions, de ses tâches. La base d'*El*, qui sert de fil conducteur, est une racine de la langue sémitique qui signifie « puissance ». Dieu se fait ainsi connaître comme *El Shaddai*, « Dieu de la Montagne » (c'est-à-dire du Sinaï), nom qui apparaît souvent dans le Livre de Job et qui exprime la majesté divine. Il est *El Elyon*, Celui qui est Exalté ; ou bien *El Olam*, le Dieu Éternel. Il est *El Berith*, le Dieu de l'Alliance scellée par amour avec son peuple élu. Par-dessus tout, il est *Elohim*, un mot pluriel que l'on trouve dans les premiers versets de la Genèse. Dans la Septante, *Elohim* est transcrit par *Theos*, « Dieu », alors que YHWH est traduit par *Kyrios*, ou « Seigneur ». Il y a aussi d'autres noms qui révèlent la nature et l'activité de Dieu : on s'adresse à lui par des noms aussi variés que Père, Frère, Roc,

Roi, Juge, et Berger. Ces termes sont agrémentés d'images décrivant plus en détail sa personne et son œuvre : il est « une fontaine d'eau vive », « une fontaine de vie » ; il est « l'Ancien » (Dn 7,13) ou le Seigneur de l'histoire ; il est « l'Alpha et l'Oméga », « le Premier et le Dernier », qui étreint tout ce qui existe dans sa puissance créatrice et dans son amour inépuisable. Nous ne devons pas oublier que l'amour, comme la paternité, sont des caractéristiques attribuées à Dieu dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament ! Dans Osée 2,19-24, Dieu déclare à Israël sa bien-aimée : « Je te fiancerai à moi pour l'éternité, je te fiancerai dans la justice et le droit, dans la tendresse et la miséricorde ! ». Et par la voix du prophète Jérémie (31,3), le Seigneur déclare : « D'un amour éternel je t'ai aimée ! »

Avant tout, Dieu est un Dieu qui inspire *la crainte*, une terreur sainte devant sa puissance et sa majesté. Le Deutéronome (4,24) dit : « Yahvé ton Dieu est un feu dévorant, un Dieu jaloux ! » Un feu dévorant qui consume la rébellion inique d'Israël ; mais qui enflamme aussi le cœur d'Israël dans le feu inextinguible de l'amour divin.

### **Un Dieu essentiellement personnel : les représentations prophétiques de la Sainte Trinité**

Ainsi, Dieu se révèle comme un Seigneur vivant et tout-puissant, un Guerrier divin, qui agit dans l'histoire et au sein de toutes les nations, pour défendre son peuple élu et mener à bien son salut. Il est le Créateur, le Seigneur et le Roi, dont la gloire et la majesté sont visibles dans les étoiles du firmament aussi bien que dans la beauté et les bouleversements de la nature. Mais c'est aussi le même Dieu qui est *essentiellement personnel*. Il se révèle en tant que Personne, en tant qu' « Être en communion », qui exprime son amour intime et son souci d'Israël en établissant l'Alliance avec les élus, une Alliance qui en fin de compte inclura tous les peuples de la terre.

Dans l'Ancien Testament nous retrouvons des images types, que les Pères de l'Église désignent comme les représentations prophétiques de la relation personnelle unissant la Sainte Trinité dans une même Essence divine, dans laquelle se distinguent trois personnes divines. On trouve, par exemple, une allusion trinitaire dans la première personne du pluriel employée pour la déclaration du Conseil divin (Gn 1,26) : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance » ; dans la visite des trois anges à Abraham aux chênes de Mambré (Gn 18) ; dans l'hymne trois fois sainte chantée par les séraphins dans le Temple de Jérusalem (Is 6). Pour les premiers théologiens chrétiens, ces images de l'Ancien Testament préparaient la révélation à venir que Dieu devaient offrir de lui-même, comme de celui dont la vraie nature est « personnelle ». Enfin, durant les premiers siècles de l'Église, la relation étroite entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit telle qu'en témoigne le Nouveau Testament, affirmait la présence de trois Hypostases, de trois Personnes divines vivant dans la communion éternelle d'un amour sans limite, et unies par une essence et une volonté communes. Un seul Dieu en Trois Personnes : telle est la conception de l'Église du Seigneur Dieu, conception qui ne remet aucunement en question le monothéisme judéo-chrétien.

Dans l'ancienne Alliance déjà, Dieu ouvre la voie à une communion d'amour avec ceux qui cherchent sa face, qui obéissent à ses commandements et qui veulent trouver la vie et le sens en lui. Pour cela il se révèle comme étant « Saint », c'est-à-dire « séparé » de toute autre réalité. Il est « le Saint d'Israël » (Isaïe), qui appelle

son peuple à *participer* à sa sainteté : « Soyez saints », déclare-t-Il dans tout le Lévitique, « car moi Yahvé votre Dieu, je suis saint ! » (Lv 11,44-45 ; 19,2, etc.)

La caractéristique première de cette sainteté est *hèsèd*, c'est-à-dire la miséricorde bienfaisante et l'amour sans faille (cf. Ps 136/137 !). Ainsi, lorsque Moïse grave les deux nouvelles tablettes de pierre sur lesquelles Dieu écrira sa Loi, en parlant de lui-même Dieu déclare : « Yahvé ! Yahvé ! Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité ! » (Ex 34,6). L'apôtre Paul nommera cette divine fureur « la colère de Dieu ». Il veut dire par là que Dieu permet à ses créatures humaines de supporter les conséquences de leur propre rébellion contre lui, conséquences qui incluent la maladie, la souffrance, la mort et la corruption. Pourtant, comme il est dit dans le Deuxième Isaïe (54,7-8), la colère de Dieu ne dure « qu'un court instant », tandis que son amour et sa compassion sont pour l'éternité. Même quand Dieu est contraint de prononcer un jugement contre son peuple, il accompagne son jugement d'une promesse, d'une bénédiction et d'un pardon (cf. Jr 31 ; Ez 20 ; 36,22-36).

### **Jésus-Christ, Dieu-homme incarné, image véritable du Père**

Quant au Nouveau Testament, il est clair que Jésus-Christ se tient dans une parfaite continuité de la conception de Dieu telle qu'elle est expliquée dans les Écritures judaïques. Mais Jésus élargit considérablement l'image de l'Ancien Testament, aussi bien par ses paroles que par ses actes. Comme Fils éternel de Dieu, comme Dieu-homme incarné, il est lui-même Dieu. Sa révélation est donc une révélation de lui-même. Dans sa conclusion, le prologue de l'Évangile de saint Jean proclame donc que le Fils est, littéralement, « l'exégète » du Père, *ekeinos exègèsato* (1,18). Nous contemplons la personne du Père dans le visage du Fils. À travers Jésus, la connaissance apophatique de Dieu devint pour ainsi dire cataphatique. Car ainsi que le dit saint Paul, Jésus est « l'Image du Dieu invisible », la véritable icône du Père (Col 1,15). En Jésus, la révélation inachevée, embryonnaire, que Dieu avait donné de lui-même à l'antique Israël, de même que son dessein de créer une « histoire du salut » totale, est accomplie, pleinement réalisée. Comme il est dit dans le troisième de la Transfiguration, Jésus s'est révélé, en même temps qu'il a révélé la présence et l'action du Père et de l'Esprit Saint, « autant qu'ils [les disciples] le pouvaient supporter ».

Puisqu'il est l'image véritable du Père, Jésus fait connaître Dieu et le rend accessible à un degré inimaginable au temps de l'ancienne Alliance. Dans l'enseignement de Jésus-Christ, Dieu reste le Créateur, le Seigneur, le Juge et la Source du salut éternel. Mais Jésus ajoute un élément crucial. Dieu est le *Père*, non pas de la nation d'une façon générale, il est le Père de Jésus lui-même, et donc le nôtre aussi. Cette paternité est exprimée avec tendresse, miséricorde et compassion, comme le démontre l'utilisation du terme *Abba*. C'est le langage d'un enfant, le langage de la dévotion et d'une profonde affection. C'est le langage de l'amour.

## Esprit, Lumière et Amour

Dans le Nouveau Testament, Dieu porte trois noms : Esprit, Lumière et Amour. Durant sa conversation avec la Samaritaine (Jn 4), Jésus déclare que « Dieu est Esprit », et qu'il doit donc être adoré en Esprit et en Vérité. Le Christ lui-même est la Vérité (Jn 14,6). L'image qu'il propose correspond ainsi à la vision de saint Irénée, pour qui le Fils et l'Esprit sont « les deux mains du Père ». En fin de compte, la prière est une *activité divine* qui se situe au plus profond du cœur. L'apôtre Paul déclare que nous sommes tout simplement incapables de prier ; c'est l'Esprit qui prie en nous « en des gémissements ineffables » (Rm 8,26). L'intercession de l'Esprit en notre faveur est parachevée par la révélation du Père par le Fils. La prière – l'adoration – n'est pas juste un acte humain. C'est l'œuvre de Dieu au plus profond du sanctuaire, du temple du cœur humain. Adorer en Esprit et en Vérité est donc un acte profondément trinitaire. C'est le fondement même et la réalisation de notre communion la plus profonde avec Dieu.

Mais Dieu est Lumière aussi. L'auteur de la première épître de Jean déclare au tout début : « Dieu est lumière, en lui point de ténèbres » (1 Jn 1,5). D'un côté, il dénonce l'hypocrisie de ceux qui disent avoir foi en Dieu, mais qui renient cette foi en refusant d'aimer. « Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, alors que nous marchons dans les ténèbres, nous mentons, nous ne faisons pas la vérité » (1,6). « Les ténèbres », dans cette perspective, sont une catégorie existentielle ; elles définissent une véritable façon d'être. La corruption morale – ou même la simple indifférence aux besoins des autres – est plus qu'un simple problème éthique. « Marcher dans les ténèbres » mène inévitablement à ce que l'Apocalypse appelle « la seconde mort », une éternité de séparation loin de la présence et de l'amour de Dieu. Cependant, « si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres » (1,7). En ouvrant sa lettre par l'affirmation que « Dieu est lumière », l'auteur de la première épître de Jean lance un appel : communiez avec Dieu dans la lumière, ou bien vous resterez pour toujours dans les ténèbres de la mort et de la corruption.

Cela nous amène au troisième nom qui identifie la personne et la volonté de Dieu : « Dieu est amour » (1 Jn 4,7-12). Nous avons laissé cette affirmation extraordinaire se banaliser, se vider de son sens, de son pouvoir. Nous nous lamentons si souvent sur l'état du monde dans lequel nous vivons, sur la violence, la souffrance partout présente, la mort inévitable. Mais essayez d'imaginer ce que serait ce monde, si Dieu n'était pas « amour » ; si Dieu ressemblait aux images déformées de lui que nous associons au Moyen Âge latin, mais qui persistent aujourd'hui pratiquement dans toutes les formes de piété chrétienne. C'est le Dieu Juge, plein de suffisance, le maître suprême du cosmos, oppressif, cruel même, dont la préoccupation principale est de nous punir pour nos péchés, en nous infligeant tous les maux possibles, des souffrances personnelles aux catastrophes naturelles. Mais, une fois encore, ce Dieu est « trop petit ».

## **Vivre la profondeur et la puissance de cet amour dans tous les événements de notre vie quotidienne**

Déclarer que Dieu est amour, et vivre la profondeur et la puissance de cet amour dans tous les événements de notre vie quotidienne, c'est donner un sens suprême aux plus petits détails, aux événements les plus insignifiants de cette vie. C'est découvrir un sens à notre propre souffrance – un sens fondé sur la communion. Un sens qui vient de ce que nous ne sommes jamais seuls dans notre souffrance, mais que le Crucifié la connaît et la partage avec nous jusqu'à l'amertume finale. Dans son épître aux Colossiens (1,24), l'apôtre Paul déclare : « En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure [...] et je complète ce qui manque aux tribulations du Christ dans ma chair pour son Corps, qui est l'Église. » C'est une affirmation remarquable, et même quelque peu troublante. Comment pourrait-il manquer quoi que ce soit dans le sacrifice que le Fils de Dieu crucifié fait de lui-même ? En fait, la seule chose qui pourrait manquer aux souffrances du Christ, c'est *notre participation* à ces souffrances. Et cette participation est possible, elle est concevable, seulement parce que Dieu, dans son essence même, est « Amour ». Si la communion avec Dieu est possible, c'est précisément parce que le Dieu que nous adorons et que nous servons est par-dessus tout – par-dessus toute autre définition ou qualification – un Dieu d'amour. Dieu est Esprit, Lumière et Amour ; « mais l'Amour est le plus grand » (1 Co 13,13).

Cependant, dans l'enseignement de Jésus, de même que dans l'expérience du peuple chrétien, Dieu est également le Juge, le Maître et le Seigneur. En vérité, il est le Tout-puissant, qui crée les choses et règne sur elles. Il est le Dieu de gloire et de majesté, qui inspire frayeur et crainte dans les cœurs de ceux qui le connaissent. Il est omnipotent, il est le Dieu qui nous demande de rendre compte de nos actes et de notre conduite, qui nous met dans la balance et qui dispense sa justice divine suivant son bon vouloir. C'est entre ses mains que se trouvent le pouvoir et l'autorité de nous relever de la maladie et de la corruption, dans lesquelles nous nous sommes mis nous-mêmes, ou bien de nous plonger dans les ténèbres éternelles de la mort. Comme le Maître de la vigne ou l'hôte du festin de noces dans les paraboles de Jésus-Christ, Dieu est l'Arbitre final, le Juge du dernier jour, qui possède une autorité infinie sur toutes choses et toutes personnes, qui donne la vie à toutes les œuvres de ses mains ou bien les condamne à la destruction, y compris vous et moi.

Ces deux aspects de la personne de Dieu et de ces actes doivent être considérés ensemble. Il est en vérité le Créateur et le Juge, le Seigneur et le Maître de tout ce qu'il a formé. Cependant, l'enseignement de Jésus-Christ, ainsi que le témoignage apporté par toutes les Écritures et par la Sainte Tradition, expliquent très clairement qu'avant tout, *Dieu est amour* – un amour infini, que le « Moine de l'Église d'Orient », le père Lev Gillet, appelait « un amour sans limites ». C'est cet amour qui se sacrifie sur la Croix, qui s'introduit dans les profondeurs mêmes de l'Enfer, pour secourir ceux qui peinent dans la mort et pour sauver ceux qui aspirent désespérément à la venue du Sauveur. C'est cet amour qui nous sauve de nous-mêmes, de notre révolte contre l'Auteur de la Vie, contre le Dieu de miséricorde et de pardon. Cet amour nous invite à y participer, comme à la sainteté de Dieu. « Soyez aimés, et aimez en retour ». C'est là le commandement, l'invitation faite par le Dieu dont la révélation la plus parfaite et la plus complète de lui-même est exprimée par *l'agapè*, *l'offrande* qu'il fait de lui-même, lui que la Liturgie désigne à la fois comme Prêtre et Sacrifice, Celui qui offre et Celui qui est offert, Celui qui reçoit et Celui qui

est reçu. En vérité, si nous pouvons participer en lui et en l'amour qu'il personnifie, c'est seulement parce qu'il le veut. Nous sommes ses enfants, l'œuvre de ses mains. Encore une fois, à la stupéfaction des anges et des démons, il nous aime au-delà de ce que nous pouvons imaginer.

## **Comment pouvons-nous communier avec Dieu ?**

Comment pouvons-nous communier avec Dieu ? La question ne peut avoir qu'une seule réponse. La communion avec Dieu se fait nécessairement « en Christ », dans le Fils éternel du Père, qui est devenu (un) homme afin de cheminer avec nous, de mourir pour nous et de nous élever, pour que nous puissions partager avec lui sa gloire. La voie qui nous permet d'atteindre cet état de grâce qui nous transfigure est remarquablement simple, ouverte à chacun, quel que soit son âge, son histoire ou sa situation dans la vie. Cette voie, c'est le *baptême en Christ*, et l'existence baptismale qui en découle.

Dans l'épître aux Romains, chapitre 6, saint Paul commence ses réflexions sur le baptême par une question rhétorique, dont la réponse imagée associe de la façon la plus intime notre renaissance et notre renouveau à la mort et à la résurrection du Christ. « Ignorez-vous, demande Paul, que, baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis en lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle. »

C'est un lieu commun aujourd'hui de dire que ce qui nous effraie le plus, c'est l'inévitabilité de notre mort physique. Nous faisons donc tout notre possible pour nier la mort, pour la recouvrir de pratiques funéraires bizarres (cercueils luxueux, pierres tombales à peine visibles, cimetières portant le nom de « jardins mémoriaux », etc.). Aux États-Unis, ceux qui viennent à des funérailles de tradition non orthodoxe n'assistent généralement pas à l'enterrement lui-même. La terre est recouverte d'un tapis vert imitant l'herbe. Des prières sont dites autour du lieu de sépulture. Puis, tout le monde s'en va, laissant aux ouvriers le soin de descendre le cercueil et de combler la tombe. Nous compatissons un instant avec ceux qui sont en deuil, puis nous changeons de sujet. La mort est donc l'ennemi ultime ; la mort a toujours son aiguillon.

## **Le baptême : notre mort véritable et notre renaissance à la vie nouvelle en Christ**

C'est d'autant plus tragique que c'est parfaitement inutile. C'est nier un mirage, c'est se protéger contre un mirage. En effet, notre mort véritable ne se produit pas le jour où meurt notre corps physique. Elle se produit très précisément *dans le baptême*. C'est là, au moment où nous sommes plongés dans les eaux baptismales, que nous entrons avec le Christ, à la fois dans le Jourdain et dans la tombe. « Nous avons été ensevelis avec lui », déclare l'apôtre, et le texte grec dit « co-ensevelis avec lui ». Par le baptême nous *mourons*. Et par le baptême nous revivons. Pour reprendre les mots du Christ lors de son dialogue avec Nicodème, nous « naissons à nouveau », ce qui signifie également « naître d'en haut » (*anôthen*). Le baptême implique une nouvelle naissance, une nouvelle création, dans laquelle l'ancien être, le Premier Adam, se transforme en Homme Nouveau, en Christ. Nous partageons

réellement son baptême, de la même façon que nous partageons sa mort, pour en fin de compte être reçu par lui dans la glorieuse victoire de sa Résurrection.

La communion avec Dieu ne peut exister que dans et par le Christ. C'est vrai pour Israël, pour les bouddhistes, les hindous ou les musulmans, exactement comme pour les chrétiens. Si l'offre de salut est faite à l'humanité tout entière, cela signifie qu'elle a le potentiel de se réaliser dans la vie de chaque personne par le Christ et en lui, que cette personne soit ou non consciente de cette vérité. Chaque être humain est créé à l'image de Dieu et porte cette image pour l'éternité. La possibilité existe donc pour tous, sans exception, de connaître et de vivre ce que nous appelons « le salut ». Comment cette possibilité peut-elle se réaliser dans la vie de ceux qui ne partagent pas le baptême du Christ et une foi chrétienne active, c'est un mystère que nous ne pouvons que laisser entre les mains de Dieu. Quant à nous, il nous suffit d'accepter l'invitation à partager les souffrances et la mort du Christ, afin que nous puissions aussi partager sa vie ressuscitée et sa gloire.

Le baptême marque le moment de notre mort, aussi bien que de notre renaissance (*palingenesis*, Tt 3,5), notre entrée dans un « renouveau de la vie ». Cependant – les Pères de l'Église ont insisté là-dessus – cet événement nous entraîne dans une « synergie », une vie de « coopération » avec Dieu, dans un partage de ses souffrances et de sa mort pour la vie du monde. Donc, le baptême doit porter ses fruits. Il ne suffit pas de professer une certaine croyance, de réciter le Credo, d'être baptisé et d'assister aux offices religieux. L'acte sacramentel n'exige pas seulement de nous que nous participions à la mort et à la résurrection du Christ. Il nous implique aussi dans l'œuvre d'amour qu'il accomplit dans nos vies et dans celle des autres. En mourant et en nous relevant avec le Christ, nous « mourons » aussi avec les autres, afin qu'ils puissent se relever avec lui et en lui. Cela implique de partager avec eux le contenu de notre foi, pour autant qu'il est approprié de le faire (par exemple, l'orthodoxie ne laisse aucune place au prosélytisme). Mais cela signifie aussi que nous partageons notre sueur et notre sang avec eux et pour eux, comme le Christ l'a fait pour nous. Le baptême devient une réalité de notre vie, uniquement dans la mesure où il nous entraîne dans une continuelle et véritable *imitatio Christi*.

### **Entre le baptême du Christ et le nôtre, une réciprocité essentielle**

Entre le baptême du Christ et le nôtre, il existe une réciprocité essentielle. Jésus est entré dans les eaux du Jourdain afin de partager notre humanité totalement, de s'identifier à nous en symbolisant notre mort et en offrant une image prophétique de notre résurrection. Et nous sommes baptisés en lui, en son Corps, en l'Église dont il est le Seigneur et la Tête. Comme il est mort et comme il s'est relevé pour nous, de la même façon nous mourons et nous nous relevons avec lui et en lui. La réciprocité baptismale signifie que désormais nous partageons sa vie, sa mort et sa résurrection dans une telle plénitude que nous pouvons déclarer avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ! » (Ga 2,20).

**« Si quelqu'un veut venir à ma suite,  
qu'il se renie lui-même... »**

S'il y a réciprocité dans la nouvelle création qui découle du baptême, il en est de même pour la crucifixion. Jésus déclare : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Mc 8,34). Il parle de la croix de la souffrance et de la mort. Dans la première phrase, il est question de la croix sur laquelle Jésus l'Innocent est mort, en clouant à la croix notre condamnation pour notre rébellion inique contre la volonté et le dessein de Dieu (Col 2,14). Jésus a accepté d'inimaginables souffrances afin de partager notre souffrance jusqu'à la lie. Non pas pour l'éliminer, pour la partager. Là encore, il y a réciprocité. Celui qui a souffert et qui est mort pour nous nous appelle à souffrir avec lui. Il nous invite à « nous charger de notre croix » et à parachever son œuvre de salut – le salut de l'humanité et de la création tout entière. Lui seul sauve : seul Dieu peut nous sauver, nous ne pouvons pas nous sauver nous-mêmes. Mais notre participation à sa souffrance est un élément indispensable à l'œuvre du salut.

Tout récemment j'ai eu une conversation avec une femme qui, dans son enfance, avait été la victime de terribles violences rituelles. Elle porte toujours dans sa chair les marques des tortures qu'elle a endurées, qui ont aussi laissé un sceau indélébile dans son intellect et dans son esprit, de même que dans son corps. Nous nous sommes tous les deux posé la question : « Pourquoi ce genre de malheur est-il nécessaire ? Pourquoi certaines personnes doivent-elles supporter un fardeau tellement plus lourd que d'autres ? » En d'autres termes, pourquoi sa croix est-elle si lourde ? Pourquoi sa lutte pour suivre le Christ dans la crucifixion est-elle une réalité si palpable et si inévitable de sa vie quotidienne ? Comme nous en parlions, quelque chose d'une importance considérable devint clair pour elle. Pourquoi le Christ l'a-t-il appelée à porter un fardeau aussi lourd ? Parce qu'il a besoin d'elle, et qu'il la juge digne de porter une part plus importante *de sa propre croix* que ce que d'autres personnes sont capables de faire. Elle a pu « se charger jour après jour de sa croix » grâce à la force de son courage, de sa foi, de son amour pour le Seigneur. Si elle a pu le faire, et qu'elle continue de le faire, c'est parce qu'elle a pris conscience d'une vérité dont nous avons tous besoin : la croix que le Christ nous invite à porter n'est rien d'autre que *sa propre croix*, portée pour la vie du monde. Cette femme, cette enfant de Dieu blessée et défigurée, a vaincu son incessante souffrance justement parce qu'elle a assimilé sa propre croix à celle du Christ. Et comme dans l'histoire des traces de pas toutes seules sur le sable<sup>2</sup>, elle en est venue à comprendre que tous les fardeaux, toutes les souffrances qu'elle peut connaître – toutes les croix qu'elle peut porter – le Christ les porte avec elle et pour elle. « Prends ta croix », dit

---

<sup>2</sup> Un homme un soir fit un rêve. Il rêva qu'il marchait au bord de la mer avec le Seigneur. Sur le fond du ciel se déroulaient des scènes de sa vie. Il remarqua deux traces parallèles de pas dans le sable. L'une, la sienne, l'autre, celle du Seigneur. Quand la dernière scène de sa vie s'alluma, il se retourna pour revoir les traces de pas sur la grève. Et vrai, ici et là, sur la route de sa vie, il n'y avait qu'une seule trace de pas. Et ces moments de marche solitaire correspondaient aux heures les plus tristes de sa vie et les plus déprimantes. Intrigué, il interrogea son compagnon : « Seigneur, quand j'ai décidé de te suivre, tu avais dit que tu marcherais tout le chemin avec moi. Et je vois qu'aux pires périodes de mon existence, il n'y a qu'une seule trace de pas ! M'aurais-tu donc abandonné quand justement j'avais le plus besoin de toi ? » « Je t'aime, mon très cher enfant, je t'aime et jamais je ne t'ai abandonné. Tu n'as vu qu'une seule trace de pas dans le sable au moment les plus difficiles de ta vie, car à ces moments-là, je te portais. » (Note du traducteur)

Jésus, « et sache que je fais de ta croix ma croix, que je la porte à ta place et que je continuerai de la porter jusqu'au bout ».

Comment atteindre une vie de communion avec Dieu ? En assimilant notre vie et notre mort à la vie et à la mort du Christ. En prenant avec lui, jour après jour, le chemin du Golgotha ; en partageant sa souffrance et sa mort par notre propre souffrance et en prenant sur nous la souffrance des autres. Nous parvenons à la communion avec Dieu en remettant chaque douleur, chaque source d'angoisse, entre les mains du Christ qui, comme le dit Pascal, « sera en agonie jusqu'à la fin du monde ». Cette agonie, il la supporte pour nous. C'est un cadeau, un cadeau ineffable, celui de l'amour que Dieu *nous* porte, nous ses pauvres enfants indignes, mais tant aimés.

### « Le langage du monde à venir »

La communion avec Dieu n'est donc pas simplement le fruit de la prière, de gestes sacramentels et d'une foi vécue, aussi essentielles que soient ces choses dans la vie d'un chrétien. La communion avec Dieu implique aussi de prendre notre croix, c'est-à-dire de prendre sur nous le poids de la croix du Christ – afin de partager complètement sa vie, sa mort et sa glorification. Cela signifie de souffrir avec lui comme il a souffert pour nous, afin qu'en témoignant de cette souffrance et de cette angoisse partagées, nous permettions à ceux qui nous entourent de comprendre la plénitude et le miracle de l'amour de Dieu. Cet amour s'exprime et s'accomplit en premier lieu dans la Personne de Celui qui restera à jamais « le Crucifié ». C'est l'expression même employée par l'ange quand il s'adresse aux femmes myrophores devant le tombeau vide : « C'est Jésus le Nazaréen que vous cherchez, le Crucifié (*ton estaurômenon*) », dit-il, « il est ressuscité, il n'est pas ici ! » (Mc 16,6). Même après sa résurrection Jésus-Christ est identifié comme « le Crucifié », portant sa croix pour notre salut jusqu'à la fin du monde.

Aucun Dieu « trop petit » ne pourrait faire ce que Dieu lui-même a fait. Le Dieu qui est vraiment Dieu est en fin de compte enveloppé de ténèbres divines. Quand il se fait connaître, il n'évoque rien d'autre que la crainte, une sainte terreur devant l'ineffable mystère de son existence et de sa puissance. Le langage employé à son adresse, comme la prière elle-même, finit toujours par laisser place au silence, un silence que saint Isaac de Ninive qualifie de « langage du monde à venir ». C'est dans ce silence, dans cette sérénité intérieure du cœur, que nous pouvons gravir la sainte montagne, et nous tenir dans la crainte et le tremblement dans la gloire de sa présence. Néanmoins, la crainte et le tremblement se métamorphosent en joie et en allégresse, lorsque le Dieu terrible se révèle à nous non seulement comme le feu qui consume, mais aussi comme la source inépuisable de tendresse, de compassion et d'amour.

Cette double image de grandiose puissance et d'humble faiblesse, d'autorité absolue et d'amour endurent, nous apprenons à la connaître et nous l'approchons dans la personne de Jésus-Christ, le Fils éternel du Père. C'est à travers le Christ et sa mort volontaire sur la croix que nous sommes, vous et moi, capables de *communier* avec Dieu, dans notre existence présente comme dans le monde à venir. Nous avons été crucifiés avec le Christ ; ce n'est plus nous qui vivons, mais le Christ qui vit en nous. Il vit en nous pour nous montrer la seule réalité, la seule vérité qui importe vraiment en fin de compte : que nous sommes dès à présent dans les bras

de Dieu, et qu'il nous invite à entrer dans une communion bénie avec lui, à partager pour l'éternité toute la beauté et la gloire, toute la paix et la joie de sa vie divine.

[Traduit de l'anglais par Élisabeth TOUTOUNOV.]

*(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Jean-Claude POLET,  
Serge TCHÉKAN

	Abonnement annuel	
	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	40,00 €	72,00 €
Europe + TOM	44,00 €	88,00 €
Autres pays	52,00 €	99,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---